

# La médiévalisation de Québec, un anachronisme architectural

Aude Gendreau-Turmel

## Résumé

*Comme toute ville américaine, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Québec fait face au défi de la modernisation. Curieusement, elle se modernise en empruntant un costume médiéval, comme en attestent le Château Frontenac, les portes Kent et Saint-Louis ainsi que le manège militaire. Reflets de la sensibilité romantique, ces bâtiments historicistes s'inscrivent certes dans une mouvance d'envergure internationale, mais ils sont aussi en étroite relation avec l'image temporelle véhiculée de la ville. Comment expliquer l'association de Québec au Moyen Âge? En étudiant le discours entourant Québec, nous chercherons à mettre en évidence que l'architecture confirme davantage qu'elle ne fonde l'image médiévale de la ville. En se distanciant progressivement de son histoire et en laissant de plus en plus de place à une chronologie imaginaire, Québec fait l'objet d'un véritable mythe qui en influence le devenir.*

Québec aime se prêter au jeu du retour dans le temps. Elle se plaît à faire semblant d'autrefois, même si cela l'amène ailleurs, comme lors de la tenue des Médiévales de Québec dans les années 1990. Certains déplorent cette distorsion spatio-temporelle qui suscite un engouement pour les « Hotdogs médiévaux<sup>1</sup> », mais d'autres revendiquent que « si Cartier et Champlain furent tout sauf des hommes du Moyen Âge, il reste que la ville de Québec avec son décor naturel, ses fortifications, son cachet européen et le tempérament latin de ses habitants est idéale pour faire revivre l'amour courtois, la chanson de geste et l'esprit chevaleresque<sup>2</sup> ». Alors maire adjoint de Dinan, en France, Patrick Diveu admet même que Québec « se prête encore mieux à des fêtes médiévales que certains emplacements de chez nous<sup>3</sup> ». Plus récemment, le maire de Québec, Régis Labeaume, alla même jusqu'à engager le psychanalyste Clotaire Rapaille pour *revamper* l'image de Québec. Le dénouement avorté de cette entreprise ne manqua pas de faire ressortir l'aspect médiéval de la ville.



Hervé Philippe, 2010. Image tirée de Jackss, « La mort planifiée du Français », Détour improvisé, 8 avril 2010, <http://dtoursidsir.blogspot.com/2010/04/la-mort-du-francais.html> (page consultée le 27 janvier 2011)

Sans se risquer à le comparer aux villes européennes, il faut néanmoins avouer que le cadre bâti de la Vieille Ville offre une ambiance incomparable en Amérique pour quiconque souhaite s'évader dans l'imaginaire médiéval. S'il en est ainsi, c'est que les générations précédentes ont bâti la ville dans le but précis de cultiver son aura médiévale, car une véritable chronologie imaginaire anime Québec depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Décidément, Louis-Guy Lemieux ne croit pas si bien dire lorsqu'il prétend, en réponse aux détracteurs des Médiévales de Québec, qu'il s'agit d'un « projet à la hauteur de Québec, la ville la plus anachronique en Amérique<sup>4</sup> ».

Celle que l'on nomme la Vieille Ville fait l'objet d'un mythe dont les manifestations sont aussi nombreuses que diversifiées, et parmi lesquelles on compte les bâtiments emblématiques de la ville : le Château Frontenac, le manège militaire et les portes de l'enceinte fortifiée, voire les châteaux de Bonhomme Carnaval. L'ensemble des bâtiments véhiculant l'image médiévale de la ville s'inscrit dans la mouvance historiciste, mouvement architectural qui marque toutes les

viles occidentales du XIX<sup>e</sup> siècle et que l'historien de l'architecture James Stevens Curl définit ainsi : « *Term used to describe a tendency among some architects to insist their work was part of a continuous process of cultural evolution that was capable of historical analysis. [...] A theory evolved that, by mixing styles in a free, eclectic way, some kind of new style would emerge from the mélange*<sup>5</sup>. » La notion d'historicisme réfère donc à une approche qui consiste à puiser son vocabulaire formel dans le vaste bassin des styles architecturaux du passé. Mais au-delà de cet historicisme assez caractéristique du XIX<sup>e</sup> siècle, je propose que l'architecture de la ville de Québec de cette période prend, de surcroît, une dimension profondément anachronique. En introduisant ce concept d'anachronisme, je ne souhaite pas insinuer l'existence d'une confusion temporelle inhérente aux bâtiments individuels. En revanche, la manière dont on met en scène les bâtiments historicistes à Québec laisse supposer la présence d'un lien étroit entre cette ville et la période historique du Moyen Âge européen, faisant en sorte qu'elle adopte des dispositions anachroniques.

Dans cet article, l'anachronisme architectural constitue donc une catégorie d'analyse permettant de conceptualiser les particularités de l'historicisme architectural de la ville de Québec. Ce regard posé sur les bâtiments historicistes de Québec s'inscrit aussi dans un questionnaire plus vaste sur l'image temporelle de cette ville, et la manière selon laquelle l'architecture y contribue. Afin de rendre manifeste l'autonomie du concept d'anachronisme architectural, je vais, dans un premier temps, tenter de bien distinguer les notions d'historicisme et d'anachronisme, pour ensuite préciser ce à quoi renvoie le concept d'anachronisme architectural dans le cadre de Québec. En prenant connaissance du contexte de mise en place du mythe de « Québec, ville médiévale », il devient possible d'explorer les raisons qui sous-tendent son ancrage architectural. Bien qu'il s'agisse d'un phénomène d'envergure qui outrepassa largement les portes de l'enceinte fortifiée, c'est principalement en se concentrant sur celles-ci que nous mettrons en évidence que l'emploi du vocabulaire formel médiéval résulte d'une sensibilité patrimoniale et sert la construction des identités nationales.

### **L'historicisme comme manifestation de la modernité**

Les concepts de modernité et d'historicisme ne sont absolument pas antinomiques. Bien au contraire, ils vont de pair. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les architectes tâchent de trouver la marque contemporaine qui leur permettra de s'inscrire en continuité avec l'histoire de leur discipline<sup>6</sup>. Historien de l'architecture spécialiste de la période, Barry Bergdoll affirme que c'est là le paradoxe central de la pratique historiciste. Malgré le fait que les architectes revisitent sans cesse les styles du passé, l'axiome demeure « qu'il faut être de son temps<sup>7</sup> ». Voilà qui peut paraître fort curieux, mais dans le contexte romantique de l'époque, cette approche paradoxale prend tout son sens. En effet, sous

l'influence du romantisme, l'histoire devient l'une des thématiques principales de l'art pictural, de la littérature<sup>8</sup> ainsi que de l'architecture.

Si la volonté de se tourner vers le passé pour mieux représenter le présent devient moteur de créativité dans l'ensemble de la sphère artistique, nous pouvons en déduire que le rapport qu'entretiennent les œuvres avec l'histoire reste en lui-même très moderne. Le passé devient un moyen de commenter une situation contemporaine. L'emploi d'un vocabulaire formel passéiste ne compromet pas nécessairement l'appartenance au présent et, en lui-même, l'historicisme s'accorde très bien avec la modernité. D'ailleurs, les bâtiments s'inscrivent dans cette mouvance constituent souvent une réponse aux besoins criants de modernisation des villes. Ils résultent d'adaptations aux conditions de vie nouvelles.

Manifestation d'une modernité paradoxale, l'historicisme entretient un rapport au temps bidirectionnel. Il va de l'avant en proposant une modernisation de l'usage tout en affichant, par son esthétique surannée, une véritable régression historique. À divers degrés, une tension émerge du contraste entre la nature actuelle du bâtiment historiciste et son apparence d'époque. Cela dit, certaines structures affichent davantage que d'autres leur appartenance au présent, comme c'est le cas notamment des gratte-ciels historicistes dont New York regorge. La typologie même de ces bâtiments rend immédiatement perceptible la modernité de l'œuvre. On ne peut certainement pas en dire autant des portes Saint-Louis, Kent et Saint-Jean.

Puisque l'historicisme constitue généralement une facette de la modernité et qu'il s'inscrit dans une mouvance d'envergure internationale, comment passer l'architecture historiciste d'une ville spécifique sous la loupe de l'anachronisme ? À Québec, l'historicisme architectural prend une coloration nettement anachronique car, tout en s'accordant avec la modernisation de la ville, il la baigne d'une ambiance d'une autre époque. Non seulement cette époque, le Moyen Âge, est-elle révolue, mais elle s'avère purement imaginaire, car antérieure à la fondation même de la ville. Étant influencé par les styles du passé, l'historicisme peut prendre de multiples formes, à l'exemple des grandes villes occidentales ponctuées tout à la fois de bâtiments de styles néoclassique, néorenaissance, néogrec, néoroman, etc. Or, à Québec, la facture médiévale domine largement le paysage urbain, forgeant l'image spectaculaire de la ville.

Avant d'aller plus loin, il faut par contre préciser que tous les bâtiments d'inspiration médiévale ne sont pas nécessairement anachroniques. Ce n'est qu'à partir du 25 décembre 1875 au matin, lorsque le *Morning Chronicle* dévoile à la population de Québec les projets d'embellissement de Lord Dufferin (Frederick Temple-Blackwood), que l'architecture néomédiévale tombe dans l'anachronisme. Des bâtiments néogothiques, il s'en trouve à Québec depuis

1830. Pensons ici à l'école de la rue d'Auteuil ainsi qu'à l'église de Wesleyan, rue Saint-Stanislas. Cependant, il s'agit là de bâtiments historicistes au sens habituel du terme, soit un néogothique pas encore entaché d'anachronisme comme on peut en voir partout ailleurs, qui n'a pas d'impact réel sur notre perception de l'âge de la ville.

Ce qui distingue l'approche de Dufferin, c'est qu'il cherche délibérément à harmoniser ses aménagements avec l'image de la ville de Québec. C'est-à-dire qu'il choisit le style néogothique parce qu'il convient, à son avis, à la ville. Dufferin propose une adéquation entre le néogothique et Québec, alors que l'architecture néogothique qui précède l'intervention du gouverneur général en est exempte. Ce qui n'est alors qu'une ébauche deviendra le coup d'envoi d'une grande phase de modernisation de la ville qui se fait sous le voile du vocabulaire architectural néomédiéval. Dans l'ensemble, il s'agit d'un projet d'envergure demeuré inachevé, car à peu près seules les portes Kent et Saint-Louis sont réalisées. Il eut néanmoins un impact majeur sur l'image de la ville.

La prolifération de bâtiments d'allure médiévale dans le court laps de temps qui s'étend de 1874 à 1892, et sur la petite superficie que représente le Vieux-Québec, laisse deviner qu'il y a peut-être davantage qu'une simple mode à l'origine du phénomène. Quelques créations influencent l'approche préconisée pour l'ensemble de la ville, le vocabulaire médiéval se répand sur Québec à la manière d'une tache d'huile. Voilà qui permet d'isoler Québec pour en faire une étude de cas. Étant donné que l'historicisme y est presque exclusivement néomédiéval, on peut examiner l'hypothèse qu'il y aurait un lien particulier entre ce lieu et l'époque médiévale.

### **Les visiteurs de Québec à l'origine du désordre temporel**

Lorsque Lord Dufferin, troisième gouverneur général du Canada, propose son projet d'embellissement de la ville, il confirme et ancre une image de la ville déjà bien présente dans l'imaginaire collectif. Intimement lié à la définition de soi, l'imaginaire collectif, tel que le propose l'historien et sociologue Gérard Bouchard, consiste en « l'ensemble des repères symboliques qu'une société élabore pour s'inscrire dans le temps et dans l'espace, parmi les autres sociétés<sup>9</sup> ». La temporalité discursive qu'introduisent les visiteurs de la ville du début du XIX<sup>e</sup> siècle atteste l'antériorité de cette association de Québec au Moyen Âge sur les bâtiments historicistes. À divers égards, les projets d'embellissement de Lord Dufferin, qui est communément reconnu comme l'instigateur de la vague architecturale néomédiévale à Québec<sup>10</sup>, s'inscrivent en continuité avec une image discursive de la ville qui était déjà promue par les visiteurs.

En aucun cas, on ne peut prétendre que le gouverneur général est à l'origine de l'association entre Québec et le Moyen Âge. Il n'est

responsable que de son ancrage visuel. C'est en effectuant un survol de quelques descriptions de la ville, principalement issues de guides touristiques et d'impressions de voyageurs, que l'on saisit ce qui, dans la ville de Québec prévictorienne, rappelle l'époque médiévale. Si l'on s'en tient strictement au point de vue urbanistique, il en ressort que l'architecture militaire et conventuelle ainsi que le tracé des rues sont les principales causes de cette association.

Pour relever l'apparence féodale de Québec, les auteurs s'appuient de manière assez systématique sur l'architecture militaire et conventuelle de la ville. C'est notamment le cas de James Macpherson Lemoine, un avocat passionné de la ville de Québec, à laquelle il dédit plusieurs publications. Il affirme sans détour l'apparence médiévale de l'une des portes d'origine de l'enceinte fortifiée : « *There is nothing left so picturesque and characteristic as Hope Gate [...] and I doubt if anywhere in Europe there is a more mediaeval-looking bit of military architecture*<sup>11</sup>. » Paradoxalement, l'architecture de la porte Hope, tout comme les autres structures militaires et même l'architecture conventuelle, est des plus classiques. Rigoureusement symétriques, ces bâtiments possèdent un développement formel relativement sobre, bien que clairement classique, comme le rappellent la présence de frontons et l'ordonnance des colonnes. Si le vocabulaire classique de ces architectures n'évoque en rien les formes qui caractérisent l'architecture du Moyen Âge, en quoi cette architecture peut-elle avoir donné lieu au rapprochement entre Québec et l'époque médiévale ?

Tant pour l'architecture conventuelle que militaire, ce qui évoque l'Europe et le Moyen Âge s'avère principalement typologique. Plus l'on remonte le temps, plus les textes sont clairs quant aux raisons typologiques qui sous-tendent cette association. Ainsi, en 1851, donc bien avant que Lord Dufferin n'introduise le vocabulaire néogothique dans la ville, Xavier Marmier, un Français de passage à Québec, tient-il les propos suivants : « Peu de villes offrent à l'observateur autant de contrastes étranges que Québec, ville de guerre et de commerce perchée sur un roc comme un nid d'aigle, et sillonnant l'Océan avec ses navires, ville du continent américain, peuplée par une colonie française, régie par le gouvernement anglais, gardée par des régiments d'Écosse, ville du Moyen Âge par quelques-unes de nos anciennes institutions<sup>12</sup>. » Dans ces lignes, l'auteur dit explicitement que ce sont les institutions qui le poussent à associer la ville au Moyen Âge, ces institutions étant nuls autres que les couvents des Jésuites, des Récollets, des Ursulines et des Augustines. En raison de leur nombre, elles marquent fortement le paysage urbain.

L'impression qu'une ville très marquée par les symboles du catholicisme soit issue du Moyen Âge se fonde sur le fait que le christianisme est le paradigme de la société médiévale. C'est ce qu'évoque implicitement James Dixon, un Américain méthodiste, donc de foi protestante :

« *The ecclesiastical buildings of all sorts – Cathedrals, churches, convents, hospitals, Hôtels de Dieu, and all the rest – are seen to predominate over everything secular. This feature, together with the military air of the place, causes Quebec to wear an aristocratic and feudal appearance*<sup>13</sup>. » En tant que ville catholique au sein d'un continent anglo-saxon, Québec possède une forte présence d'institutions catholiques susceptible de rappeler aux protestants la période historique précédant la réforme d'Henri VIII, soit le Moyen Âge.

De manière tout à fait analogue, les infrastructures militaires permettent aux auteurs de justifier l'anachronisme. D'ailleurs, James Dixon et Xavier Marmier mentionnent aussi l'influence de l'architecture militaire dans l'association de Québec au Moyen Âge dans leurs écrits. Sans doute parce que cette période historique a été remarquablement marquée par le perfectionnement de l'arsenal militaire, le Moyen Âge reste associé à l'art de la guerre. En cela, pour l'esprit moderne, toute ville fortifiée est à même de rappeler le château fort du Moyen Âge. Cela dit, c'est un point de vue bien arbitraire puisque, par exemple, les villes classiques renaissantes étaient elles aussi fortifiées. Aussi tôt qu'en 1834, Alfred Hawkins remarque l'apparence féodale de Québec et relève les éléments qui la lui donnent : « *Its castellated appearance, owing to its ditches, embrasures, round towers, battlements and gates, add much to its grand and imposing effect from without*<sup>14</sup>. » Ce qui, selon l'auteur, confère à Québec une apparence castéllisante se résume à l'enceinte fortifiée et aux tours Martello, lesquelles, faut-il l'admettre, forment d'importants repères spatiaux, au point de constituer des éléments déterminants de l'urbanisme de la ville. De là à en faire une ville médiévale, c'est une autre histoire.

Les fortifications bastionnées, comme celles de Québec, apparaissent au XVI<sup>e</sup> siècle. Leur principe défensif est foncièrement différent des fortifications médiévales qui misent sur la hauteur des murs. Essentiellement, celles de Québec sont basses, enterrées, dissimulées par les glacis et ont très peu en commun avec les fortifications des villes médiévales et des châteaux forts. Encore une fois, il semble que ce soit davantage la typologie que le développement formel des bâtiments qui sous-tend l'analogie. Le terme *castellated* fait allusion au château fort, une idée déjà assez fantaisiste qui s'appuie sur la vocation défensive de ces éléments architecturaux et non sur leur style.

En insistant sur l'idée de château fort dans les écrits de la ville, et en dépeignant Québec avec des éléments fictifs du vocabulaire formel du Moyen Âge, les Britanniques créent l'image médiévale de Québec pour revendiquer la difficulté de la prise et célébrer la tombée de la ville. Parce qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !

Le rapprochement anachronique voulant que Québec ressemble aux villes du Moyen Âge repose aussi sur la comparaison entre cette ville et les autres centres urbains d'Amérique. Pour de nombreux

visiteurs, l'architecture de la ville semble avoir plus en commun avec les villes d'Europe qu'avec celles dont elle partage l'espace géographique, ce que résume George Bourne, en 1829, dans *The picture of Quebec*: «*For a stranger, and especially if he has never visited Europe, Quebec comprises multiplied novelty*<sup>15</sup>.» C'est dans cette perspective que le tracé des rues, les matériaux de construction ainsi que l'ancienneté générale de l'architecture permettent aussi le rapprochement entre Québec et le Moyen Âge.

Les rues tortueuses et étroites qui arpentent Québec ne correspondent pas à l'idée qu'on se fait des villes américaines au plan cartésien rigoureusement prévisible. L'existence de petites rues dont l'étroitesse et les méandres sont des plus inattendus en terre américaine pousse certains auteurs à évoquer les villes du Moyen Âge pour en dresser le portrait. Ajoutons à cela que le matériau de prédilection dans la construction de l'architecture militaire, tout comme l'architecture conventuelle, est la pierre, ce qui rappelle davantage les villes d'Europe que celles d'Amérique. Finalement, la valeur d'ancienneté, terme emprunté à Aloïs Riegl, qui désigne la valeur accordée aux marques du passage du temps<sup>16</sup>, participe aussi à cette perception anachronique d'une ville de Québec médiévale. C'est dire que l'aspect décrépi de la ville est signe de vieillissement, l'usure est symbole d'âge. L'architecture conventuelle et militaire semble tout droit sortie d'une autre époque puisqu'elle est crevassée et que son crépi s'effrite. Nombreux sont ceux qui mentionnent avec étonnement la présence de ruines à Québec, comme si une telle chose devrait être foncièrement impossible sur un continent aussi jeune que l'Amérique.

Globalement, il en ressort que ce sont néanmoins principalement les monuments historiques de la ville qui favorisent le rapprochement entre Québec et le Moyen Âge. Pour bien saisir comment les monuments historiques permettent cette association, il nous faut définir le concept. À proprement parler, un monument est un bâtiment à vocation mémorielle. En contrepartie, les monuments historiques sont ces structures initialement conçues sans aucune vocation mémorielle, mais qui en acquièrent une de manière rétrospective. Voilà ce qu'explique le philosophe et historien de l'art Aloïs Riegl, qui est le premier à établir la distinction entre ces deux types de monuments: «*Ce n'est pas leur destination originelle qui confère à ces oeuvres la signification de monuments; mais nous, sujets modernes, qui leur attribuons*<sup>17</sup>.» Avec le temps, la structure, originalement dénuée de valeur mémorielle, en gagne une lorsqu'une collectivité se met à y projeter sa mémoire. Mais de quelles mémoires l'architecture militaire et religieuse de Québec se fait-elle garante?

En tant que symboles institutionnels européens, ces monuments historiques portent la mémoire du Vieux Continent. Si Québec en est fortement marquée, c'est qu'il s'agit de l'un des premiers établissements



permanents en Amérique du Nord. La ville, avec ses symboles architecturaux liés aux traditions millénaires d'Europe et leur prédominance visuelle sur la petite superficie qu'est le Vieux-Québec, affiche donc une profondeur historique comme bien peu de villes au nord du continent peuvent s'en targuer. Bien entendu, mesurer la profondeur historique d'une ville américaine à l'aune de son cachet européen découle d'une vision de l'histoire foncièrement ethnocentrique puisqu'elle s'appuie sur l'idée que l'histoire de l'Amérique commence par sa découverte. Il n'en reste pas moins que l'association de la ville au Moyen Âge constitue une tentative d'expression de cette réalité par le biais d'un détour conceptuel. La ville de Québec possède une profondeur historique supérieure à celle de ses rivales américaines puisque son image renvoie à un passé qui remonte au-delà même de la période qui coïncide avec la conquête du continent!

Initialement, le rapprochement à faire entre Québec et le Moyen Âge s'arme de prudence: les auteurs souhaitent uniquement évoquer le fait que l'architecture de la ville rappelle celle de l'Europe, ce qu'une contorsion temporelle permet aisément d'exprimer. Cependant, les descriptions de Québec témoignant d'une temporalité paradoxale se multiplient au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles passent d'évocations subtiles du Moyen Âge à des affirmations sans équivoque. Sous l'influence du romantisme, le discours se fait de plus en plus subjectif. Au fur et à la mesure que l'on progresse dans le XIX<sup>e</sup> siècle, un nombre croissant d'auteurs prennent des envolées lyriques où, par le biais de la plume, ils cherchent à accroître le charme pittoresque de Québec<sup>18</sup>. Si l'on regarde plus attentivement le processus en cause dans la transformation du discours, on constate que la comparaison entre Québec et les villes du Moyen Âge, à l'origine, n'est rien de plus qu'une figure stylistique fréquemment employée pour sa puissance évocatrice. À grands coups d'allégories, de métaphores et de superlatifs, les écrits se distancient progressivement de la chronologie réelle de la ville, se laissant pénétrer d'une fiction temporelle.

### **L'appropriation de la vision de l'Autre**

Cette association anachronique qui caractérise Québec est certes introduite par les visiteurs de la ville mais, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les citoyens se l'approprient. En 1872, James Macpherson Lemoine cite Henry Ward Beecher, célèbre pasteur américain, dans *L'album du tourisme*: « Québec c'est un lambeau desséché du Moyen Âge, accroché bien haut dans le voisinage du pôle Nord, loin des sentiers battus des touristes européens... une curiosité sans pareille de ce côté-ci de l'océan<sup>19</sup>. » Bien qu'il cède la parole à autrui, en citant Beecher, Macpherson Lemoine popularise cette vision moyenâgeuse de la ville. L'ensemble des publications de cet auteur témoigne d'un amour sincère pour la ville de Québec, qu'il persiste toutefois à présenter sous le voile du Moyen Âge. Par la suite, d'autres publications, telles que *Illustrated*

*Quebec: (the gibraltar and tourist-mecca of America) Under French and English occupancy: The story of its famous annals; with pen pictures descriptive of the matchless beauty and quaint medieval characteristics of the Canadian Gibraltar: with a glance at its picturesque environs*<sup>20</sup> de Graeme Mercer Adam, ou celle d'Adolfe Basil Routhier, qui signe *Quebec, a quaint medieval french city in America, at the dawn of the XX<sup>th</sup> century*<sup>21</sup>, montrent comment les *locaux* s'emparent cette association anachronique de Québec au Moyen Âge.

Grâce à Macpherson Lemoine, le rapprochement entre Québec et le Moyen Âge intègre les réseaux locaux, alors que depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont plutôt les étrangers qui attribuent à Québec une essence médiévale. La position qu'adopte Macpherson Lemoine atteste d'un revirement important. Plutôt que d'être un qualificatif plaqué sur la ville, la filiation entre Québec et l'époque médiévale devient un élément constitutif de son identité. À partir du moment où l'on se reconnaît à travers la vision de l'Autre, on assume l'attribut comme connaissance de soi. Avec l'appropriation du message, ce qui n'était au départ qu'une simple comparaison se transforme en chronologie imaginaire, participant désormais plus activement à la construction de l'image de la ville.

On sait que l'espace et le temps sont indissociables, mais l'un et l'autre de ces concepts participent également à la construction des identités et se rejoignent notamment au sein du mythe. Selon Gérard Bouchard, le mythe fondateur consiste en une projection « dans le passé et qui, au lieu de s'exprimer dans la pure fiction, entend s'incarner dans des événements et des personnages historiques donnés comme véridiques<sup>22</sup> ». Cette perception médiévale de Québec devient comme une vérité sentie, qui incarne désormais le passé de la ville, et des gens qu'elle représente.

Jusqu'à présent, j'ai cherché à retracer l'origine du mythe; il reste maintenant à comprendre sa fonction dans la société de l'époque. En effet, selon les historiens Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière, les mythes assument d'importants rôles: « Ils sont des projections dans le passé de valeurs ou de préoccupations contemporaines, d'où leurs fonctions sociales très nettes. Ils créent une mémoire nostalgique, empreinte de fierté<sup>23</sup>. » L'association anachronique entre Québec et le Moyen Âge est une représentation imaginaire du passé qui vise à sensibiliser une collectivité à ses monuments historiques, pour répondre aux enjeux de l'époque: l'attrait touristique de l'endroit, et sa mise en péril par modernisation de l'environnement urbain, ainsi que l'émergence d'une conscience nationale.

Comme l'influence du tourisme culturel de masse sur la création d'un paysage urbain mettant de l'avant un passé indéfini a fait l'objet de recherches approfondies de la part de la géographe Martine Géronimi, je n'aborderai donc qu'en superficie cet aspect de la question<sup>24</sup>.

Cependant, nous verrons que la concrétisation architecturale du mythe de « Québec, ville médiévale », traduit très clairement l'intérêt naissant au XIX<sup>e</sup> siècle pour le patrimoine bâti ainsi que le besoin de représentation de la nation, elle aussi naissante, dans l'environnement urbain.

### **La naissance d'une sensibilité patrimoniale**

Le contexte de mise en place du projet d'embellissement que propose Lord Dufferin pour la ville de Québec, première concrétisation architecturale du mythe, révèle que l'on perçoit la modernisation de l'espace urbain comme une menace planant sur le cachet ancien de la ville. Ce qui donne au gouverneur général l'élan nécessaire à la mise en place de son projet, c'est la destruction qui guette l'enceinte fortifiée. Déjà rendue obsolète par le perfectionnement de l'arsenal militaire, l'enceinte fortifiée voit sa désuétude confirmée en 1871 lors du départ de la garnison militaire. Voilà d'ailleurs l'argument dont use Napoléon Legendre, écrivain et résidant de Québec, pour justifier sa position favorable à l'égard de la démolition de l'enceinte fortifiée : « Devant les mitrailleuses et les canons Krupp, à quoi, dorénavant, peuvent servir les portes et les murailles ? Les guerres d'aujourd'hui ne sont plus les guerres d'autrefois, et les murailles ne sont plus bonnes qu'à gêner la circulation<sup>25</sup>. » Ce qui, à l'origine, fait la force de l'enceinte fortifiée, sa qualité infranchissable, en devient la faiblesse.

La ville entame donc sa démolition en s'attaquant d'abord aux portes pour faciliter le franchissement de cette frontière matérielle qui scinde la ville. Si l'enceinte a perdu sa fonction première d'élément défensif de la ville, elle a acquis, avec le temps, une valeur mémorielle. Devenue monument historique, l'enceinte porte, aux yeux de Dufferin, la mémoire des origines de la nation canadienne. Elle incarne la guerre de Sept Ans car, comme l'expliquent Mathieu et Lacoursière : « L'objet jugé digne de mémoire a le plus souvent perdu sa fonction utilitaire pour acquérir une valeur symbolique et une signification culturelle. Redécouvert après avoir été un temps oublié, l'objet devient témoin d'une époque, d'un espace, d'une culture. Il rend compte des aspirations et des valeurs de la collectivité qui le sacralise, l'admire sans le toucher, le vénère pour ce qu'il signifie plutôt que pour ce qu'il est<sup>26</sup>. »

Alerte, Lord Dufferin comprend tout à fait que le véritable enjeu est de parvenir à concilier modernisation et conservation. C'est pourquoi, pour garantir la conservation des fortifications, il propose de reconstruire des portes plus spacieuses que les précédentes et d'ajouter une percée supplémentaire à la paroi murale. En permettant le passage simultané de deux véhicules, les nouvelles portes facilitent l'accès à la ville, sans compter qu'elles sont plus nombreuses grâce à l'ajout de la porte Kent, située à l'extrémité de la rue Dauphine. Le projet initial prévoit d'ailleurs la création d'une ouverture de plus dans le rempart, qui ne sera jamais réalisée<sup>27</sup>. Rendue plus perméable, l'enceinte fortifiée

cesse de nuire aux besoins de la société moderne. D'ailleurs, c'est précisément pourquoi, contre toute attente, elle regagne timidement l'estime de Napoléon Legendre: «Nos vieilles murailles mêmes abaissent leur front séculaire devant cette invasion du progrès et se laissent déchirer les flancs par de larges brèches pour que ce courant nouveau entre avec moins d'obstacles<sup>28</sup>.» Voilà bien la preuve que malgré les apparences, les interventions historicistes proposées par Dufferin possèdent une essence on ne peut plus moderne.

Jean Provencher voit juste lorsqu'il affirme: «Sur le promontoire de Québec, le temps a investi l'espace. Il a façonné l'esprit des lieux. Il en a configuré les traits de personnalité<sup>29</sup>.» En effet, Québec fait de son histoire et du patrimoine bâti, qui en est l'écho, sa marque de commerce. Au-delà de cela, il y a aussi un temps intérieur, qui est marquant et déterminant pour la ville. Ce temps, empreint d'énormément de subjectivité, se fonde dans l'interprétation et dans la perception qu'ont les habitants et les visiteurs de la ville. Il se situe dans la mémoire plus que dans l'histoire de celle-ci. C'est dire que Québec est modelée au gré du temps qui passe, mais aussi par les temps immémoriaux qu'abrite l'imaginaire collectif. Ces deux temps, historique et immémorial, coexistent, entrecroisés et confondus dans le tissu urbain, ce qui brouille notre lecture et complexifie le rapport à privilégié avec l'héritage patrimonial de Québec.

Puisque la volonté de conservation d'un monument historique pousse Dufferin à proposer une série d'aménagements urbains qui concrétisent la vision médiévale de Québec, on peut en déduire que c'est là l'un des enjeux contemporains adressés par le mythe. Ce recours à un passé imaginaire traduit l'une des préoccupations de l'époque: la tension existante entre l'impératif de la modernisation et l'émergence d'une sensibilité patrimoniale. Dans ces circonstances, il devient possible de croire que le vocabulaire formel néomédiéval devait accroître le cachet d'antan de la ville afin de sensibiliser à l'ancienneté du lieu, et à la nécessité de la préserver.

### **L'architecture en guise de construction identitaire**

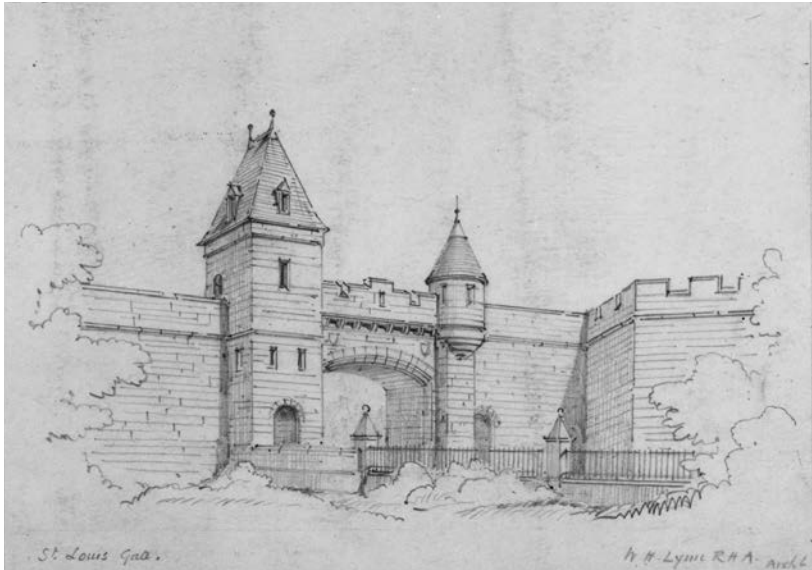
Bien que l'historicisme ait eu l'ambition de la narration historique, les portes de la ville narrent davantage son mythe que son histoire. L'anachronisme architectural des portes que conçoit l'architecte William H. Lynn à la demande du gouverneur général est fréquemment pointé du doigt. Tour à tour, les chercheurs s'intéressant aux fortifications décrivent, certains avec plus d'ardeur que d'autres, le caractère anachronique qu'une esthétique médiévale impose à l'enceinte fortifiée. André Charbonneau et ses collaborateurs expliquent que s'«inspirant ainsi de réalisations européennes plus anciennes, et sans doute de Carcassonne, ils donnent aux fortifications de Québec un caractère anachronique: enceinte bastionnée, portes et tours d'esprit médiéval<sup>30</sup>». Marc Lafrance affirme, quant à lui, qu'il est grave que «l'esprit romantique du

gouverneur général rend cette entreprise anachronique; il donne au monument un style architectural ancien dont l'authenticité historique lui importe peu<sup>31</sup>». Or, ce n'est ni parce qu'elles empruntent au passé un vocabulaire formel que les portes paraissent anachroniques ni parce qu'elles consistent en un ajout moderne sur une structure ancienne. C'est plutôt parce que l'histoire mise en scène par cette architecture historiciste n'appartient pas au monument. La narration historique, sujette à la subjectivité individuelle, glisse vers la fiction, et les portes de la ville mettent désormais en évidence un récit imaginaire.

L'enceinte fortifiée devient espace de représentation symbolique d'un passé mythique. Le contraste que forme cet ensemble constitué d'un vestige matériel du XVIII<sup>e</sup> siècle et de portes modernes, interprétation subjective et exaltée de l'intérêt historique et esthétique de la partie authentique du monument, sème la confusion. En greffant à l'enceinte fortifiée d'origine des structures historicistes renvoyant à un passé imaginaire, on brouille les points de repère temporels qui permettent un accès aisé à l'histoire du monument. L'historicisme devient dès lors anachronisme. Généralement, les ornements permettent de situer temporellement l'œuvre en la reliant à un style architectural daté. Il s'agit donc d'une intervention sur l'espace qui résulte en une manipulation temporelle des lieux. En substituant les éléments néoclassiques, comme l'ancienne porte Saint-Louis, par du néogothique, Dufferin vieillit artificiellement toute la structure.



J.E. Livernois Ltée, Quartier Vieux-Québec – Rue Saint-Louis – Porte Saint-Louis, Québec, vers 1870, 16 cm x 22 cm. (Bibliothèque et archives nationales, Québec, Cote : P560,S2,D2,P300306)



William Lynn, St. Louis Gate, 1875. (Bibliothèques et Archives Canada, cote R12548-0-8-E)

Cette mythologie concernant les origines médiévales de Québec permet à Dufferin de consolider l'identité canadienne, comme l'a montré l'historien de l'architecture Georges Drolet<sup>32</sup>. Le décalage temporel entre la période de construction des portes Kent et Saint-Louis, ainsi que l'époque à laquelle leur stylistique renvoie, autorise la référence à un espace géographique autre que celui dans lequel le monument est implanté. C'est-à-dire que ces portes campées en terre américaine renvoient à l'Europe grâce à leur esthétique. En outre, le XIX<sup>e</sup> siècle se spécialise dans l'étude des particularismes régionaux du développement architectural, rendant possible la référence à un lieu bien précis par le simple emploi du vocabulaire architectural qui lui est attribué.

Ainsi Dufferin commande-t-il à l'architecte irlandais William H. Lynn des portes dans l'esprit du Moyen Âge britannique. Même si Lynn maîtrise très bien plusieurs styles différents, ses créations pour Québec, de style *Scott baronial*, rappellent directement la Grande-Bretagne<sup>33</sup>. Ce qu'il faut en comprendre, nous explique Drolet, c'est que la situation précaire dans laquelle se retrouve Lord Dufferin en 1872 – moment où il cherche à établir les bases politiques de la jeune nation canadienne tiraillée de toutes parts par des intérêts régionaux divergents –, le pousse à faire de Québec un espace de représentation de la nation canadienne unifiée<sup>34</sup>. Ce faisant, le gouverneur général souhaite stimuler le patriotisme canadien<sup>35</sup>, l'un des défis inscrits à son agenda politique.

Le passé accorde de la légitimité : voilà pourquoi mettre en scène le passé de Québec, c'est transmettre à la ville, mais aussi à la nation dont elle se fait représentante, une forme d'autorité symbolique. Nous entrons de plain-pied dans la question des traditions inventées. Introduit par Eric Hobsbawm, ce concept recouvre les pratiques auxquelles nous référons en tant que traditions et qui devraient, par définition, être garantes des valeurs d'un lointain passé auquel elles seraient essentiellement liées, bien qu'elles soient fréquemment récentes, voire créées de toutes pièces. Intimement liées à la construction d'identités nationales, ces traditions inventées foisonnent au XIX<sup>e</sup> siècle, l'ancrage historique faisant trop souvent défaut : « *It is clear that plenty of political institutions, ideological movements and groups – not least in nationalism – were so unprecedented that even historic continuity had to be invented, for exemple by creating an ancient past beyond effective historical continuity either by semi-fiction or by forgery*<sup>36</sup>. »

Moins de dix ans après l'avènement de la Confédération canadienne, à quelle histoire la toute jeune nation peut-elle se référer, si ce n'est celle de l'une ou l'autre de ses mères patries ? Ou, comme l'exprime si bien Gérard Bouchard, « comment construire une mémoire longue avec une histoire courte<sup>37</sup> ? » S'en tenir à l'histoire effective de la nation aurait obligé le gouverneur général à évoquer un passé trop récent pour se faire rassembleur, ou à rappeler un passé qui n'est pas à l'image de la nation que l'on souhaite consacrée, que ce soit celui de la Nouvelle-France ou du Haut et Bas-Canada. Lord Dufferin propose de représenter la nation qu'il dirige à travers un vocabulaire architectural qui renvoie à un passé fictif, en guise de cohésion sociale. Comme toute tradition inventée, celle-ci met de l'avant une continuité historique fictive pour répondre à une condition actuelle : « *is that it give any desired change (or resistance to innovation) the sanction of precedent, social continuity and natural law as expressed in history*<sup>38</sup> ». Dans le cas qui nous intéresse, on néglige le passé récent, pour se concentrer sur un passé si lointain qu'il n'appartient même plus à l'espace géographique où l'on se situe.

La partie la plus ambitieuse du projet de Dufferin est sans aucun doute son *New Saint-Louis Castle* qui, si elle s'était réalisée, aurait consacré Québec comme espace de représentation de la nation canadienne.

Ce *New Saint-Louis Castle* aurait été la résidence du gouverneur général du Canada, situé précisément sur les lieux du premier château Saint-Louis. Ainsi sa fonction pose-t-elle une équivalence transculturelle à l'ancien château, résidence du gouverneur français, représentant de la monarchie française. Là où, sous le régime français, s'est tenu le symbole de la monarchie française se serait tenu le symbole de la couronne britannique.



William Lynn, General View of the Citadel with new Chateau St.Louis, 1875. (Bibliothèques et Archives Canada, cote R12548-0-8-E)

### Le château dans la ville fortifiée

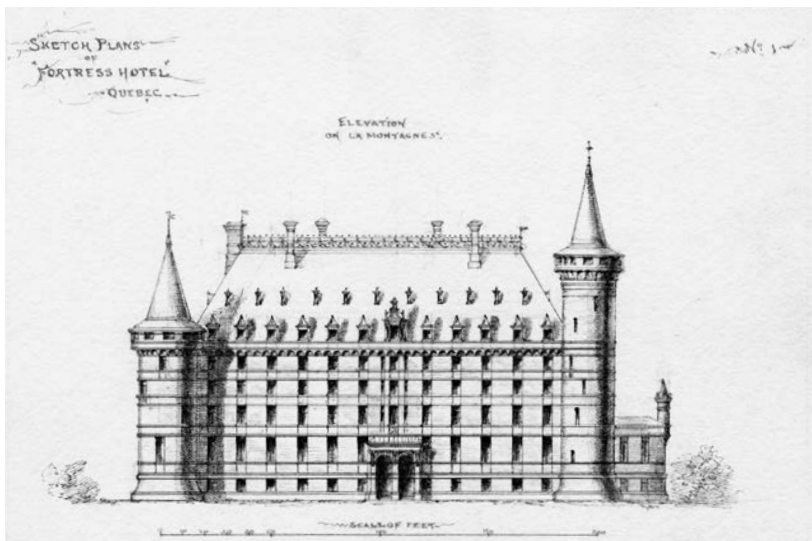
La constance avec laquelle on propose de construire un château devant trôner sur les hauteurs du cap Diamant, jusqu'à ce que le Château Frontenac vienne en marquer l'aboutissement, atteste de la prégnance du mythe. Historiquement, Québec a toujours possédé un château. Bien que fort modeste, quelques années à peine après la fondation de Québec, en 1620, un premier château Saint-Louis sied plus ou moins à l'emplacement de l'actuel Château Frontenac. Malgré le changement de régime, ce n'est qu'en 1838 que les vestiges du dernier château Saint-Louis cèdent leur place à la terrasse Durham. De tout temps, Québec a un château; elle a dès lors besoin d'un nouveau château pour consolider son image de ville médiévale fortifiée. Voilà ce qu'insinue l'idée maintes fois reconduite de reconstruire un autre château à l'emplacement de l'ancien, et les diverses propositions de châteaux, que ce soient celles de Lord Dufferin (1874), d'Eugène-Étienne Taché (1890) ou de Bruce Price (1892), s'inscrivent toutes dans une volonté de représentation du passé.

Or, le passé qu'incarnent ces différents châteaux est fictif, ce n'est pas tant l'histoire que mettent en scène ces propositions que le mythe de la ville, puisqu'elles sont toutes néomédiévales. Cette mainmise stylistique s'explique d'une part, du fait qu'elle s'accorde avec la chronologie imaginaire, soit la mythologie de Québec et, d'autre part, parce que l'esprit moderne associe arbitrairement ce style architectural à la typologie château. C'est la forme qui risque de faire émerger le plus directement possible la filiation symbolique entre le bâtiment moderne et l'ancien château Saint-Louis. D'autant plus que, les deux dernières propositions étant des hôtels, on change de typologie architecturale, ce qui complexifie le processus permettant de raviver la mémoire de l'ancien château. En somme, dans l'actuel hôtel Château Frontenac, ce qui rappelle le château Saint-Louis d'origine, c'est la localisation, et le vocable «château» qui renvoie à l'idée, au concept générique de



château. De même, son style réfère à l'idée, abstraite et arbitraire, de château. Voilà qui suffit pour concrétiser l'image mythique de la ville : le château fait l'image de Québec.

Si, pour Dufferin, la référence au Moyen Âge permet de représenter les Canadiens comme sujets britanniques, elle prend une tout autre signification lorsque Taché l'emploie. En effet, en choisissant les châteaux de la Loire comme source d'inspiration pour son *Fortress Hotel*.



Eugène-Étienne Taché, « Elevation on the River », Fortress Hotel, encre sur papier, 1890. (Bibliothèque nationale du Québec, fonds Eugène-Étienne-Taché, collection de cartes et de plans)

Taché renvoie à la France, de sorte qu'il promeut essentiellement l'identité canadienne-française. Certes, ce sont des châteaux appartenant davantage à la première Renaissance française qu'au Moyen Âge, ce qui n'ébranle toutefois pas l'hypothèse de la *médiévalisation* de Québec, car ces réalisations renaissantes intégraient des parties des anciens châteaux médiévaux. En effet, sous le règne d'Henri V, le remploi d'éléments médiévaux dans les nouvelles constructions est chose fréquente. Cela donne lieu à de curieuses réalisations dont la symétrie d'ensemble est rompue par des tours ou donjons, qui ont aussi le bénéfice d'en diversifier le vocabulaire formel. Ces survivances médiévales au cœur des châteaux renaissants établissent la filiation avec le château précédent. Elles possèdent une valeur symbolique ; il arrive que ce soient de nouveaux propriétaires qui, en conservant un signe ostensible du passé, cherchent à affirmer l'ancienneté du domaine.

\*\*\*

En somme, la généralisation de l'emploi du vocabulaire architectural renvoyant au Moyen Âge sous-entend l'existence d'un lien étroit entre la ville et cette période historique. L'association de cette ville américaine avec le Moyen Âge provient d'une libre interprétation du patrimoine bâti de la ville, que les étrangers du début du XIX<sup>e</sup> siècle perçoivent comme médiéval malgré ses racines profondément ancrées dans le classicisme architectural. À l'origine, cette association principalement véhiculée par des Anglo-Saxons est sans doute largement redevable de la vision subjective que les protestants ont du catholicisme. Quoi qu'il en soit, l'idée que Québec soit une ville médiévale est si largement véhiculée, qu'elle en vient à constituer un véritable mythe. Certains auteurs canadiens-français, ou résidants de Québec, se mettent à évoquer ses origines médiévales, et vers la fin du siècle, cette perspective influence même la création architecturale dans cette ville. L'anachronisme architectural, cette manière qu'a l'architecture de mettre en scène une période historique incohérente dans le contexte de la ville de Québec, n'est donc qu'une manifestation d'un phénomène d'envergure, soit le mythe.

L'étude des particularités de ces bâtiments qui concrétisent l'un des mythes de la ville permet de saisir la fonction sociale que ce dernier y joue. Dans un premier temps, la construction d'une ville de Québec médiévale vise à sensibiliser au patrimoine bâti, attrait touristique majeur. La mise en valeur du patrimoine ne relève pas du genre de la fiction, car le fondement de l'un, la vérité historique<sup>39</sup>, est aux antipodes du fondement de l'autre, l'imaginaire<sup>40</sup>. Bien qu'elle ne s'en réclame surtout pas, il arrive toutefois que la mise en valeur du patrimoine s'apparente davantage à la fiction historique, ces constructions imaginaires qui s'appuient sur de véritables fondements historiques. En l'occurrence, le vestige patrimonial qu'est l'enceinte fortifiée constitue le fondement historique, les portes qu'on y greffe, la construction fantaisiste. En cherchant à accentuer l'ancienneté de Québec, l'environnement urbain a été théâtralisé. En pleine émergence d'une sensibilité patrimoniale, il n'est pas surprenant, par contre, que l'on avance à tâtons, commettant ici et là certains anachronismes.

Dans un second temps, le mythe qui accorde à Québec une essence médiévale témoigne de la quête des identités nationales si caractéristique au XIX<sup>e</sup> siècle. L'histoire de la ville de Québec signe son statut de ville matrice du Canada. C'est pourquoi plusieurs projettent dans cette ville la mémoire de la nation canadienne, au nombre desquels se trouvent Lord Dufferin et William H. Lynn. Invoquer le Moyen Âge britannique au cœur de la ville matrice du Canada constitue bel et bien, d'un point de vue historique, une distorsion spatio-temporelle. Cela se présentait toutefois comme une manière efficace de symboliser l'identité nationale. Voilà sans doute pourquoi le vocabulaire formel médiéval connut une

telle popularité à Québec. Non seulement s'accorde-t-il avec l'image de la ville, mais il sensibilise à son charme *antique* tout en servant de marqueur identitaire. Certains Canadiens français, comme Eugène-Étienne Taché, architecte du manège militaire, l'ont bien compris puisqu'ils ont repris à leur compte la *médiévalisation* de Québec en alléguant toutefois l'autre mère patrie, la France.

## Notes

1. Rémy Charest, « Hotdogs médiévaux », *Le Devoir*, 16 août 1993, p. A1.
2. Louis-Guy Lemieux, « Les médiévales de Québec », *Le Soleil*, 14 février 1992, p. B13.
3. Patrick Diveu cité dans Guy Dubé, « Québec aura ses premières fêtes médiévales en 1993 », *Le Soleil*, 23 mai 1992, p. B11.
4. Lemieux, *loc. cit.*
5. James Stevens Curl, « Historicism », *A Dictionary of Architecture and Landscape Architecture*, Oxford Reference Online, Oxford University Press 2006, <http://www.oxfordreference.com/views/ENTRY.html?subview=Main&entry=t1.e228> (page consultée le 28 septembre 2009).
6. *Ibid.*
7. Barry Bergdoll, « Romantic Historiography and the Paradoxes of Historicist Architecture », dans *L'Architecture, les sciences et la culture de l'histoire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Saint-Étienne, Publications de l'Université Saint-Étienne, 2001, p. 145.
8. Étienne Souriau, « Histoire », *Vocabulaire d'esthétique*, Paris, Quadrige et Presses universitaires de France, 1999 [1990], p. 832.
9. Gérard Bouchard, « L'imaginaire de la grande noirceur et de la révolution tranquille : fictions identitaires et jeux de mémoire au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. XLVI, n<sup>o</sup> 3 (septembre-décembre 2005), p. 412.
10. Achille Murphy, « Les projets d'embellissement de la ville de Québec proposés par Lord Dufferin en 1875 », *The Journal of Canadian Art History/Annales d'histoire de l'art canadien*, vol. 1, n<sup>o</sup> 2 (Autumn/Automne 1974), p. 25.
11. James Macpherson Lemoine, *Picturesque Quebec a Sequel to Quebec Past and Present*, Montréal, Dawson, 1882, p. 205.
12. Xavier Marmier, *Lettres sur l'Amérique: Canada, États-Unis, Havane, Rio de la Plata*, Paris, Arthus Bertrand, 1851, p. 143-144.
13. James Dixon, *Personal Narrative of a tour through Part of the United States and Canada*, New York, Lane and Scott, 1849, p. 147.
14. Alfred Hawkins, *Hawkins's Picture of Quebec: with Historical Recollections*, Quebec, Nelson and Cowan, 1934, p. 169.
15. George Bourne, *The picture of Quebec*, Québec, D. and J. Smillie, 1829, p. 31.
16. Alois Riegl, *Le culte moderne des monuments: Son essence et sa genèse*, Paris, Éditions du Seuil, 1984 [1903], p. 44.
17. *Ibid.*, p. 43.
18. Kenneth Landry, « Visions et descriptions pittoresques du "Gibraltar d'Amérique" », dans John Porter et Didier Prioul (dir.), *Québec plein la vue*, Québec, Musée du Québec, Les Publications du Québec, 1994, p. 267.
19. Macpherson Lemoine, *L'albun du tourisme: archéologie, histoire, littérature, sport*, Québec, A. Côté, 1872, p. 5.
20. Graeme Mercer Adam, *Illustrated Quebec: (the gibraltar and tourist-mecca of America) Under French and English occupancy: The story of its famous annals; with pen pictures descriptive of the matchless beauty and quaint medieval characteristics of the Canadian Gibraltar: with a glance at its picturesque environs*, Montréal, debarats & co., 1891.
21. Adolfe Basile Routhier, *Quebec, a quaint medieval french city in America, at the dawn of the xx<sup>th</sup> century*, Montréal, The Sir Joshua Reynold's Art Publishing co., 1904.

22. Bouchard, « Une crise de la conscience historique. Anciens et nouveaux mythes fondateurs dans l'imaginaire québécois », dans Stéphane Kelly (dir.), *Les idées mènent le Québec: essais sur une sensibilité historique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, p. 32.
23. Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière, *Les mémoires québécoises*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 18.
24. Voir Martine Géronimi, *Québec et la Nouvelle-Orléans. Paysages imaginaires français en Amérique du Nord*, Paris, Belin, 2003.
25. Napoléon Legendre, *Échos de Québec*, Québec, Imprimerie Augustin Côté et cie., 1877, p. 50.
26. Mathieu et Lacoursière, *op. cit.*, p. 344.
27. Georges Drolet, « The Mighty Empire of the Past: Lord Dufferin's 1875 Embellishment Proposals for Quebec City », *Bulletin de la SEAC*, vol. 21, n° 1 (mars 1996), p. 22.
28. Legendre, *op. cit.*, p. 49.
29. Jean Provencher, « Le parc du souvenir », dans Mathieu (dir.), *Les plaines d'Abraham. Le culte de l'idéal*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1993, p. 241.
30. André Charbonneau, Yvon Desloges et Marc Lafrance, *Québec, ville fortifiée du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Éditions du Pélican, 1982, p. 456.
31. Lafrance, « Le projet Dufferin: la conservation d'un monument historique à Québec au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Le Parc de l'Artillerie et les fortifications de Québec: études historiques présentées à l'occasion de la conférence des Sociétés Savantes, Québec, mai-juin 1976*, Ottawa, Parcs Canada, 1976, p. 90.
32. Drolet, *op. cit.*, p. 18-24.
33. *Ibid.*, p. 22.
34. *Ibid.*
35. *Ibid.*
36. Eric Hobsbawm, « Introduction: Inventing Traditions », dans Hobsbawm et Terence Ranger (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 7.
37. Bouchard, « Une crise de la conscience historique... », *loc. cit.*, p. 32.
38. Hobsbawm, *loc. cit.*, p. 2.
39. Souriau, « Histoire », *Vocabulaire d'esthétique, op. cit.*, p. 1223.
40. Souriau, « Fiction », *ibid.*, p. 741.